

V  
HENRI HEINE  
ET ALFRED DE MUSSET <sup>(1)</sup>

---

I

Voici cinquante ans, jour pour jour, le 19 février 1856, que l'on enterrait, au cimetière Montmartre, le plus grand des poètes allemands, après Goethe, l'auteur de *l'Intermezzo*, de *la Mer du Nord*, du *Livre de Lazare*, le tendre, le cruel, le sentimental, le persifleur, le naïf, le cynique Heine. Il était tout cela, et aussi un très pauvre homme qui venait d'agoniser, durant des jours et des jours, d'une horrible maladie nerveuse. Mme Jaubert nous l'a décrit, dans ses *Souvenirs*, immobile, les jambes desséchées, les pieds tordus, le corps et la face émaciés, ses paupières retombant inertes sur les globes voilés de ses yeux, et cette misérable chair était sans cesse parcourue, de la nuque aux

(1) A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Heine (1906).

talons, par le lancinement de ces douleurs auxquelles les médecins ont donné le nom, sinistrement expressif, de « térébrantes ». Gautier nous a décrit les funérailles, le ciel bas, le maigre cortège des amis, le long cerceuil, pareil à celui du *lied* fameux : « Si grand, si lourd ! J'y déposerai en même temps mon amour et mes souffrances. » Un an plus tard, un convoi non moins lamentable devait accompagner au Père-Lachaise le frère français de Henri Heine, cet Alfred de Musset dont la statue, par une étrange coïncidence, sera inaugurée ces temps-ci. N'est-ce pas l'occasion de rapprocher et de distinguer ces deux génies, très pareils à la fois et très différents : l'un, demeuré si germanique dans son prétendu parisianisme ; l'autre, si vraiment national, si profondément raciné dans le terroir gaulois ? Vivants, ils se sont connus et goûtés, quoique Heine ait dit de Musset dans une de ses minutes de mauvaise ironie : « C'est un jeune homme qui a un bien beau passé. » Mais quand son démon le possédait, qui n'égratignait-il pas avec délices, depuis son compatriote Meyerbeer, dont il prétendait « qu'il serait immortel toute sa vie et même un peu après sa mort, parce qu'il avait payé d'avance », jusqu'à Hugo qu'il définissait : « Un beau bossu. » Et, en passant, il ne s'oubliait pas lui-même : « Que suis-je ? Un plat de choucroute où il est tombé de l'ambroisie. »

## II

Henri Heine, — Alfred de Musset! Il y a cinquante ans, les vers de ces deux poètes étaient ceux où les jeunes gens reconnaissaient, où ils avivaient la fièvre intime de leurs cœurs. Aujourd'hui encore, à cette distance d'un demi-siècle, rien n'en a vieilli. Si jamais écrivains méritent que nous leur appliquions la phrase de Pascal, ce sont ces deux-là : « On est tout étonné et ravi. On s'attendait de voir un auteur. On trouve un homme. » Les lire, c'est réellement les écouter parler, les sentir sentir. Avec eux, peu ou point de composition. *L'Intermezzo* n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Ce sont des soupirs après des soupirs, les élancements aigus d'une passion dont les accès se succèdent comme des secousses convulsives. Chacun de ces soixante fragments — il en est de quatre lignes — semble un lambeau de fibres sanglantes que l'amant s'est arrachées du cœur dans un sursaut de souffrance. L'incohérence n'y est pas plus volontaire que dans *Rolla*, où les apostrophes se mêlent et se croisent frénétiquement, que dans *les Nuits*, avec le désordre de leur inspiration. N'est-ce pas la nature même qui procède ainsi? Dans cette folie d'idée fixe qu'est tout véritable amour, l'âme, occupée par une seule pensée,

ne réagit plus qu'aux impressions qui se rapportent à cette pensée, mais alors, ébranlée dans son arrière-fond le plus secret, tous ses mouvements sont des paroxysmes. C'est cet état spasmodique dont les poèmes de Heine et de Musset reproduisent les crises, par leur absence même de plan préconçu et de suite logique. Ne leur demandez pas davantage de l'observation, au sens objectif de ce terme. A peine si un paysage s'esquisse, de-ci, de-là, dans leurs vers. Ils ne décrivent du monde extérieur que ce qu'ils en voient, et ils n'en voient que ce qu'ils en sentent. Leur touche est divine quand ils dessinent d'un trait un horizon. Mais ils ne le regardent que pour y épanouir leur joie ou y exaspérer leur chagrin. Pareillement, peintres incomparables de la passion, ils n'en ont jamais montré qu'une : la leur. Quand ils se sont essayés au drame ou au roman, ils n'ont su que s'évoquer eux-mêmes sous des masques empruntés à l'Ecosse, — *William Ratclif*, — à l'Espagne mauresque, — *Almanzor*, — à l'Italie du seizième siècle, — *Andrea, Lorenzaccio*. La diversité des décors fait mieux ressortir les ressemblances des figures morales qui s'y encadrent, et de chacune le poète pourrait dire :

Qui me ressemblait comme un frère...

C'est de la littérature personnelle dans ce qu'elle a de plus abusif. Mais, par un détour singulier en apparence, en réalité très explicable, cette personnalité est si sincère qu'elle devient imperson-

nelle et représentative. A force d'être eux-mêmes, Heine et Musset deviennent nous. Les sensibilités d'une époque peuvent être comparées aux innombrables feuilles d'un arbre immense où circule une sève unique, et qui se ressemblent toutes par leur contour, par la trame de leur fragile tissu. Les souveraines puissances, dont l'invisible travail transforme infatigablement la société, n'agissent sur l'ensemble qu'en agissant sur les individus et d'une action analogue, sinon identique. Il se produit de la sorte des modifications inconscientes et simultanées dans les façons de sentir et de penser de tous les « enfants du siècle ». Cette formule est passée en proverbe parce qu'elle était, qu'elle est infiniment juste. Celui qui l'a employée le premier et son rival allemand ont simplement été des écrivains très véridiques et qui ont travaillé d'après nature. Comme leur modèle était leur propre cœur, ils n'ont eu qu'à copier leurs émotions avec ingénuité pour découvrir et pour exprimer une nuance de sensibilité à la fois très neuve et très générale. Leur probité d'artistes leur a donné une valeur de témoins qui s'accroît de tout leur génie. Si l'art d'écrire, suivant une forte définition de Taine, est une psychologie vivante, Heine et Musset y occupent un rang qu'aucun de leurs contemporains n'a surpassé et que peu ont égalé.

## III

On pourrait la définir, cette nuance de sensibilité, d'un raccourci un peu brutal et schématique : la coexistence de l'amour et du doute dans un même cœur. C'est là un phénomène moral qui semble très nouveau. Il ne s'agit pas, on l'entend bien, du doute, inséparable de la jalousie. Didon, elle aussi, aime et doute. Phèdre aime et doute. Othello aime et doute. Mais ce doute n'est pas essentiel à leur amour. Il en est un douloureux accident. Qu'Enée reste à Carthage, qu'Hippolyte ne regarde plus Aricie, que Desdémone se justifie, et, la jalousie disparaissant, le doute disparaîtra aussi. Tout autre est l'association de l'amour et du doute dans *l'Intermezzo*, par exemple, et dans *la Confession d'un enfant du siècle*. Le poison dont s'envenime la plaie d'amour, ouverte dans le cœur du héros de ce poème et de ce roman, n'a pas été injecté du dehors. Il est né de la substance même de ce cœur. Il en a jailli avec l'amour lui-même. La femme de *l'Intermezzo* n'a pas encore trahi son amant. Elle ne l'a pas rendu jaloux. Elle l'aime. Il est heureux, — et il gémit : « Quand tu me dis : Je t'aime, alors je pleure amèrement ». Et ailleurs, avouant enfin le secret de cette tristesse dans la volupté : « Oh ! ne jure pas, et embrasse-

moi seulement. Je ne crois pas aux serments des femmes. » Octave, dans la *Confession*, n'a reçu de Brigitte que des preuves de la tendresse la plus délicatement passionnée. Et lui-même, avec quelle ardeur il l'aime! Qui ne se rappelle la page sublime : « Nous étions seuls, la croisée ouverte. Il y avait au fond du jardin une petite fontaine dont le bruit arrivait jusqu'à nous. *O Dieu! Je voudrais compter goutte par goutte toute l'eau qui en est tombée, tandis que nous étions assis, qu'elle parlait et que je lui répondais. C'est là que je m'enivrai d'elle jusqu'à en perdre la raison!* » Hé bien! cette créature à laquelle il est si cher, qui lui est si chère, elle ne sera pas à lui depuis deux jours, un regard, un geste, une gracieuse coquetterie sur un morceau de musique joué pour lui, suffiront à lui arracher ce cri de détresse : « Ah! misérable! Est-ce que je vais ne pas pouvoir aimer? » Et il continue : « Ainsi, oubliant tant de larmes et tout ce que j'avais souffert, j'en venais, au bout de deux jours, à m'inquiéter de ce que Brigitte m'avait caché. Ainsi, comme tous ceux qui doutent, je mettais déjà de côté les sentiments et les pensées, pour disputer avec les faits, m'attacher à la lettre morte, et *disséquer ce que j'aimais.* »

Le mot funeste est prononcé, et c'est aussi celui qui donne une haute signification aux deux poètes et à leur œuvre. Qu'ils s'en rendent compte ou non, ils sont, comme nous tous, les produits d'une époque de critique inexorable, de réflexion métho-

dique, d'analyse acharnée et méticuleuse, de Science, enfin. « Anatomistes et physiologistes, » s'écriait Sainte-Beuve après *Madame Bovary*, « je vous retrouve partout! » Il entendait par là non point que tous les écrivains de cette génération avaient fait des études d'hôpital ou d'amphithéâtre, mais que tous, ou presque tous, avaient abordé la vie et sa peinture avec la disposition d'esprit que ces études supposent, avec cette faim et cette soif « d'y voir clair dans ce qui est » (*Stendhal*) qui fait inévitablement d'un homme un iconoclaste intellectuel. Que cet iconoclaste ait gardé en même temps les naïves ferveurs de la foi, qu'il ne puisse se retenir d'adorer l'idole en la brisant, d'aimer avec frénésie ce qu'il dissèque avec férocité, que toutes les exaltations du désir et de la tendresse s'unissent en lui à toutes les lucidités du désenchantement — quelle misère! Quelle anomalie! C'est le lot quotidien de l'homme moderne, cependant, et ce fut la destinée de Musset, aussi bien que de Heine, avec une différence qu'il faut marquer pour bien préciser l'originalité propre de l'un et de l'autre.

## IV

De cette dualité, j'allais dire de cette difformité morale, Musset souffre en se révoltant contre elle.

Heine souffre en s'y complaisant. On citerait par centaines les passages où l'auteur de *Rolla* raconte en s'en désespérant l'éducation de débauche qui a désenchanté l'amoureux en lui par avance. C'est un enfant dégradé, mais qui s'en lamente. Il voudrait encore être celui d'autrefois, le don Juan de vingt ans qu'il évoque :

Portant sur le matin un cœur plein d'espérance,  
Aimant, aimé de tous, ouvert comme une fleur,  
Si candide et si frais que l'ange d'innocence  
Baiserait sur son front la beauté de son cœur.

Oui, l'on imagine que ces vers ont pu s'appliquer à Musset, pour libertin qu'il ait été depuis, un jour, une heure, une minute. A Henri Heine, jamais. Chez cet arrière-petit-fils de *Cohélet*, l'expérience n'a rien eu à flétrir. Le dédoublement sentimental qui veut que chaque enthousiasme s'accompagne d'un ricanement, chaque attendrissement d'un sarcasme le satisfait en le torturant. Il y trouve l'accomplissement des hérédités contrastées de sa race, la plus idéaliste et la plus positive, la plus désabusée et la plus ardente de l'histoire. Il n'a pas eu besoin, comme Musset, d'être « trempé dans le fleuve fangeux » pour éprouver devant toutes choses cette sensation de la cendre au cœur du fruit qui fait répéter à l'*Ecclésiaste* que tout est vanité et pâture de vent. Mais la brûlante ardeur du *Cantique des cantiques* n'en court pas moins dans ses veines, et justement la patrie viagère où les migrations de sa famille l'avaient fait naître était comme construite à

souhait pour porter à leur suprême degré ces tendances antithétiques de son être. Cette Allemagne d'avant l'hégémonie prussienne était à la fois la terre choisie de l'esprit critique et celle des légendes. Dans aucun pays ne s'est accompli un travail plus systématiquement destructeur que celui de ses Universités; dans aucun n'a poussé une plus opulente efflorescence de croyances naïves. Henri Heine est resté jusqu'à la fin l'étudiant des bords du Rhin, qui cueille des petites fleurs bleues, en sortant d'une lecture du nihiliste Kant. Tout le charme, tout le mystère du songe germanique, comme il l'a compris, comme il l'a senti! Ce ne sont chez lui que clairs de lune où chantent des rossignols, vastes parcs embaumés de tilleuls et que gardent des chimères à visages de femmes et à croupes de lionnes, antiques cités ensevelies au fond des mers, plages vaporeuses où des ondins à fines dents d'arêtes de poisson dansent avec des ondines à la robe ourlée d'écume, rochers suspendus sur des fleuves où des sorcières démêlent leurs cheveux d'or avec un peigne d'or. La féerie des ballades populaires y déploie ses prestiges, parés d'une splendeur orientale où se retrouve un reflet du coloris biblique. Les dieux païens figurent dans cette fête, Heine s'enivre de toute cette poésie, il y croit au moment où il l'évoque. Il la déploie comme un hommage devant les pieds menus de celle qu'il aime. C'est son amour, avec ses joies, ses peines, ses espérances, ses regrets qu'il incarne dans ces symboles, et, tout d'un coup, l'autre moitié de

cette âme étrange, « âme malade reniant Dieu et reniant les anges, âme maudite et damnée, » apparaîtrait à son tour. La ballade légendaire s'achève en pantalonnade. Il nous montre la dame du Venusberg se rendant à la cuisine pour tremper une soupe au chevalier Tannhäuser. Il appelle Amphitrite « divine poissarde ». Il compare le soleil à une « rouge trogne », et surtout il se délecte à outrager cette bien-aimée pour laquelle il voulait tout à l'heure « arracher, pour lui faire un manteau, un magnifique lambeau du satin azuré qui flotte à la voûte du ciel ». Il ricane : « Ah ! si seulement elle avait un cœur, quel beau sonnet je ferais sur son cœur !... » Il bouffonne : « Je montai au sommet de la montagne et je devins sentimental. — Si j'étais un serin, je volerais vers ton cœur, car, on me l'a dit, ma mignonne, tu aimes les serins et tu te réjouis de leur bavardage... » Dans son délire d'abaissement, il se fait vulgaire et grossier. Lisez l'abominable pièce, intitulée *Vieille Rose*, où il diffame par avance la vieillesse de cette beauté dont il est fou : « Maintenant qu'elle est fanée... si une épine me blesse, c'est au menton de la belle. Les poils qui ornent les verrues de ce menton sont vraiment par trop rudes : va dans un cloître, chère enfant, ou bien fais-toi raser. » Est-ce bien le même homme qui tout à l'heure trouvait, pour exprimer son amour, des vers comme ceux-ci, que je ne peux me retenir de citer, tant ils sont beaux et d'une qualité si vraiment *heinesque* : « La jeune fille était près de la mer, et, craintive, soupirait

longuement. C'était le coucher du soleil qui l'émouvait si fort. — Sur la mer sauvage, mon vaisseau rapide cingle impétueusement sous ses voiles noires. — *Tu sais combien je suis triste, combien je t'aime, et pourtant tu me blesses si cruellement.* — Ton cœur est perfide comme le vent et voltige de-ci de-là. Sous ses voiles noires, mon vaisseau cingle rapidement sur la mer sauvage. »

## V

... De ces deux poètes, lequel est supérieur ? Vaine question ! Si Musset n'a pas la richesse d'imagination de Heine, quel charme il a, que ne possède pas l'autre, par son tact exquis même dans le libertinage, par son humanité si pathétique même dans l'égaré ! Réunissons-les, sans les préférer, dans une admiration, dans une piété commune, à cet anniversaire où il semble qu'un mystérieux destin ait voulu accoupler leurs noms une fois de plus, et respectons-les, malgré leurs fautes, comme des martyrs de deux instincts très dangereux, mais très nobles de l'âme humaine : — le goût passionné de sentir et le besoin de ne rien éprouver que dans la vérité !